

pûmes nous lever, gagner la sortie sans qu'aucun des hommes tournât seulement la tête vers nous. Sur le trottoir fangeux, où nous respirions avec délices le brouillard, je me souviens d'avoir dit à Jean de La Ville, qui était protestant : « La Vierge nous a tirés de là. » Je le crois encore.

Si courte qu'ait été mon expérience des bas-fonds (aurais-je beaucoup d'autres histoires à raconter?), elle donnerait raison à Kessel, mais pas seulement à Kessel : elle éclaire pour moi ce mouvement profond qui, en 1967, pousse la vieille Eglise de Rome, l'Eglise de Pierre, vers ce monde, non pas celui pour lequel le Christ a refusé de prier, mais celui où l'ivraie et les épis sont confondus dans le secret des vies les plus souillées en apparence, de sorte qu'il n'est personne qui ne puisse être sauvé. « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Vendredi 1^{er} décembre

La conférence de presse du général de Gaulle... On peut en parler encore puisqu'on en parlera toujours. Tant qu'elle a duré, je fus sous le charme, « à la fête ». Son comique en profondeur tenait à tous ces nez qui s'allongeaient, à mesure que le Général (qu'on enterre chaque matin dans toutes les capitales du monde mais surtout à Paris et à Londres) témoignait d'une vigueur si allègre : celle qui naît d'un esprit juste, mais aussi qui a sa source dans le cœur — oui, dans le cœur, et j'y reviendrai.

Nous vivions avec délices un après-Mitterrand, un après-Mollet, un après-Lecanuet. Nous nous enchantions de cette évidence que c'étaient eux, les morts, que cette politique française admirable de proportions (du moins dans l'absolu), il faudrait la défendre contre eux, quand de Gaulle ne serait plus là — mais en la réajustant aux possibilités réelles de la France sans de Gaulle — et que ce serait cette défense et ce réajustement qui assureraient la survie du gaullisme.

« Plus jamais un homme en France n'aura le pouvoir de cet homme... », disait rageusement hier après-midi, M. Guy Mollet (je cite de mémoire) : ce qui signifie que le premier souci de ces messieurs, s'ils redevaient les maîtres, ce serait de repasser le mors et la bride à l'exécutif; la raison d'être des gaullistes sera de faire front à ce moment-là pour empêcher notre peuple de s'asseoir de nouveau à l'ombre de la mort.

Jeunesse de de Gaulle, jeunesse de l'esprit, et quel que soit l'âge du corps périssable qu'il anime. Il ne nous paie

pas de mots. Il dit ce qui est, ou enfin ce qu'il croit être, dans une indifférence confondante aux réactions des adversaires, à celles aussi des amis. C'est sur ce point que le vieil homme se trahit : tant que nous sommes jeunes, et jusqu'au-delà de la maturité, si libres que nous soyons, nous tenons compte des autres, nous demeurons attentifs à leurs réactions; mais au dernier tournant de l'âge, c'est fini de plaire; osons dire que c'est fini de désirer d'être aimé, enfin comme on le désirait à l'aube de la jeunesse, et même encore à son crépuscule. Il reste cette force dont nous débordons, non malgré la vieillesse, mais au contraire à cause d'elle et parce qu'elle balaie tout ce qui s'interposait entre nous et cette part de vérité dont nous sommes appelés à témoigner, tous tant que nous sommes, et même si elle risque de faire crier.

L'enchantement durait même quand nous n'étions pas d'accord... Je l'ai dit et le redis : je ne ferai pas semblant d'admettre que dans cette guerre de six jours Israël fut l'agresseur; mais je comprends que de Gaulle s'interdise un seul mot qui puisse porter atteinte à cette constante de la politique française depuis Charlemagne, depuis François I^{er}, ou, sans remonter au déluge, depuis Evian, et qui est l'entente de la fille aînée de l'Eglise avec le grand Turc.

— Eh quoi! Vous, chrétien, vous inclinez devant la raison d'Etat?

— Oui et non... Non et oui. Non, quand la raison d'Etat sert d'alibi au crime comme dans l'affaire Dreyfus et hier encore dans l'affaire Audin; mais oui, s'il y va d'un élément essentiel de la politique française.

La soumission à la raison d'Etat... A quoi bon se voiler la face? C'est la faute que celui qui gouverne doit consentir à commettre, qu'il doit assumer devant Dieu et devant l'histoire avec tout ce qu'il lui en coûtera d'amitiés perdues. Que de Gaulle, au long de sa vie, et surtout depuis 1958, en aura perdu, d'amitiés! Il écrase ces feuilles mortes et va de l'avant.

Qu'est-ce que cela pour un homme qui a consenti à jouer jusqu'à son honneur de soldat? Le de Gaulle de 1940 a été condamné à mort, et dès le 18 juin il a su qu'il en courait le risque. Le de Gaulle des accords d'Evian n'ignorait pas les charbons ardents qu'il accumulait sur sa tête et le prix qu'il payerait s'il perdait. Cette morale qui se moque de la morale, c'est l'esprit qui se moque de la lettre; mais en politique, pour gagner cette partie où il y va de tout, il faut avoir raison devant l'histoire (le maréchal Pétain, Pierre Laval ont eux aussi consenti à ce sacrifice, mais ils avaient

tort) et en même temps il faut être mû par un grand amour.

Tous les dons de de Gaulle ne lui serviraient de rien s'il n'avait pas raison sur l'essentiel, mais il ne lui servirait à rien d'avoir raison s'il n'aimait pas la France comme il l'aime. De toutes les sottises qu'il faut lire chaque matin, la plus sotte est le reproche de « nationalisme désuet » adressé à l'homme qui se fait le moins d'illusions sur la France d'aujourd'hui et sur son peuple, qui en connaît le mieux les limites, qui, de l'avis même de ses adversaires, a le premier rendu le reste du monde conscient du « défi américain ».

Cette vérité qui nous a coûté si cher en Indochine et en Algérie et qui éclate avec plus d'évidence encore aujourd'hui au Vietnam, c'est ce que peut un peuple, si petit qu'il soit; cette vérité, vous ne lui enlèverez rien de son efficace en donnant au mot « nationalisme » un sens péjoratif. Quand il s'agit de nations comme celles de la vieille Europe, qui ont une histoire de mille ans, une histoire politique et militaire mais aussi celle des savants, des philosophes, des artistes et des saints, qui pourrait admettre de bonne foi, à moins d'être un imbécile qu'une seule d'entre elles consentira jamais à remettre une part de ses pouvoirs à une autorité supranationale? Le véritable Européen est celui qui tient compte de cette évidence et qui travaille à l'avènement d'une fédération européenne où chaque peuple gardera son caractère, sa vocation singulière et irremplaçable.

La fureur que suscite de Gaulle chez certains « Européens » naît de cette évidence. Si vous saviez quoi lui répondre, vous ne seriez pas hors de vous... Cela dit, je ne suis pas sûr que lui-même ne cède pas au plaisir d'exaspérer, et j'avoue que quelquefois j'en frémis. Du bout de sa merveilleuse plume, il chatouille la trompe de l'éléphant américain qui ne fonce pas encore... Mais quel éléphant a jamais été sans mémoire?

De Gaulle y songe-t-il? Il marche vivant dans l'histoire à travers ce nuage d'éphémères qui le harcèlent et dont il n'a pas l'air de sentir les piqures. Mais il sait bien, j'imagine, que quand il ne sera plus là la France sans de Gaulle devra parler d'un autre ton...

Samedi 2 décembre

BELLE mais accablante leçon inaugurable au Collège de France de M. Jacques Monod, prix Nobel, et qui finit sur ce point d'interrogation : « Quel idéal proposer aux hommes d'aujourd'hui qui soit au-dessus et au-delà d'eux-mêmes, sinon la reconquête, par la connaissance, du néant qu'ils ont eux-mêmes découvert? »

C'est le prix qu'il faut payer selon M. Jacques Monod, cette idée qui n'a émergé qu'avec Galilée et qu'avec Descartes, l'idée de connaissance objective : elle a créé le monde moderne et doté l'homme d'une inimaginable puissance. Ici il faudrait rappeler à M. Jacques Monod le fameux raccourci de Pascal sur les trois ordres : « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. »

Cet homme qui s'appelle Shakespeare, Mozart, Schubert, Baudelaire, M. Jacques Monod croit qu'il est le produit d'une somme incalculable d'événements fortuits. Ce que nous croyons, nous autres pauvres chrétiens, est infiniment moins incroyable.

Dimanche 10 décembre

DES amis... Des amis... Un jeune homme, un homme encore jeune, peut en avoir à la pelle : il suffit de jouer le jeu. Il y a une politique de l'amitié et elle mène loin ceux qui en ont le bon usage, à condition, bien entendu, de disposer au départ d'un capital de charme. Il n'empêche, si peu que nous ayons valu, que le moins mauvais de notre vie tient à cette acceptation de l'inimitié que suscite tout parti pris par nous à contre-courant. Nous aurons valu dans la mesure où nous aurons consenti à ne pas plaire même à ceux d'entre nous qui peut-être au fond n'ont jamais su qu'aimer.

Ce n'est pas délibérément que nous nous faisons des ennemis — bien qu'il y ait du plaisir à exaspérer. Je crois volontiers que de Gaulle y cède quelquefois. J'y songeais l'autre soir à l'Elysée, à la réception des Arts et Lettres : j'avais lu la veille un résumé de tout ce qu'a vomi la presse anglo-saxonne (et italienne) contre le président de la République. Or jamais il ne m'avait paru moins olympien et plus détendu. J'imagine que cette corvée n'en était pas une pour lui et que ce grand acteur (le plus grand de nous tous!